

Sur un phantasme archangélique

Petitgrand va plus loin. Il épouse les lubies de son maître Viollet-le-Duc, conforté par le discours de bien des rêveurs. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, il n'y a pas d'effigie de saint Michel au sommet du Mont, comme le prétendent historiens d'historiettes, romanciers romantiques et publicistes publicitaires. Tout vient d'un malentendu devenu légende dorée. La source en est Jacques-Auguste

1 Il faut s'inscrire à une grande visite pour grimper sur son encorbellement.

de Thou. En 1620, soit treize ans après son décès et quarante ans après sa visite au Mont (1580) sont publiées ses mémoires en latin (*Vita*). Elles couvrent la période de sa naissance en 1553 à 1601. Il n'est pas certain que ce texte soit une autobiographie. Il est rédigé à la troisième personne et pourrait être le fruit d'une compilation de notes biographiques faites par un de ses amis et admirateurs. La légende s'appuie sur la première traduction en français publiée à Amsterdam en 1713. Il y est écrit :

« Outre l'Église magnifiquement bâtie avec une tour fort élevée, qui soutient une figure de Saint Michel dorée & éclatante au Soleil, il y a... »

L'auteur conclut sa description de l'abbaye du Mont-Saint-Michel au péril de la mer, composée de 368 mots seulement (dans la traduction française), par l'avertissement à la première personne suivant : « J'espère que le Lecteur ne trouvera pas ses remarques inutiles. » Au moins une remarque ne se révèle pas inutile. Beaucoup de lecteurs en font état en l'enjolivant. Le plus influent est, en 1833, Maximilien Raoul :

« Il y a plus de cent ans que l'ancienne tour à flèche gothique, surmontée d'une boule dorée sur laquelle tournait, au souffle du vent, l'archange terrassant le démon... est tombée dans un écroulement... Alors le clocher avait, d'après les chroniqueurs et les historiens, 80 ou 100 pieds de plus en hauteur. »

Et dans une note, il ajoute : « De Thou fait mention de cette colossale statue en or massif. Il est étonnant que dans la description qu'on rencontre de cette tour, il ne soit pas question de la statue. Cependant, j'ai cru devoir, dans la vue du Mont avec sa flèche, vue que j'ai fait rétablir d'après les renseignemens détaillés donnés par ces manuscrits [!], replacer aussi le St-Michel, statue qui ajoute encore au merveilleux du tableau. »

Une mesure faite sur la gravure donne au dessin du colosse hissé comme un coq de clocher sur le sommet de l'église abbatiale une taille d'au moins 5 mètres. En quoi est-il construit ? En or massif, comme l'affirme Raoul avec conviction ? Et quand le suroît souffle en coup de vent, quel bruit de crécelle fait-il en tournant sur sa rotule ? Questions à ne pas poser.

Notamment par Victor Hugo. Emporté par son moulin à vers, il a une vision miraculeuse en 1836 :

« ... pour couronner le tout, au faite de la pyramide à la place où resplendissait la statue colossale dorée de l'archange, on voit se tourmenter quatre bâtons noirs. C'est le télégraphe... »

Notamment par Léon Régley, ancien directeur de la prison, qui reprend la statue au bond en 1849 :

« La grosse tour carrée... en la voyant si courte on pense à cette flèche aiguë, taillée à jour terminée par un Archange d'or, et qui existait encore au XVI^e siècle. »

Notamment par le bon élève Théophile Gautier qui valide le bobard en 1859 :

« Au-dessus des bâtiments de l'abbaye devenue prison, et composés d'un assemblage de murs, de tourelles, de contre-forts, d'arcatures, de pincettes, de toits en poivrière remontant à diverses époques, jaillit l'église étroite et haute avec ses aiguilles, ces arcs-boutants, ces pinacles, ces longues fenêtres en ogives et son clocher écimé où se démanche aujourd'hui un télégraphe, et où jadis rayonnait, comme si elle venait de descendre du ciel pour se poser sur ce sommet, la statue dorée de l'archange saint Michel, le glaive flamboyant en main. »

Notamment par Paul Féval qui établit l'historique fantaisiste de « l'archangirouette » :

« On doit [à l'abbé Bernard du Bec, 1131-1149] la belle tour

romane [sur laquelle] brillait la statue “ tournante ” de l'Archange, tenant sous ses pieds le dragon... Ils virent disparaître un jour la statue d'or tournant sur son pivot et la pyramide qui la portait. Il y avait, hélas ! une façon naturelle d'expliquer la disparition : “ Le vingtdeuxième jour de mars (1594), dit un manuscrit, fust bruslée la piramide de la tour de l'esglise de ce lieu qui estoit la plus haulte du royaume... avec neuf cloches qui estoient dedans qui furent fondues. ” »

Notamment par Eugène Viollet-le-Duc dans son « Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle », n'écrit-il pas en 1860 :

« La flèche centrale de l'église de l'abbaye du Mont-Saint-Michel était couronnée autrefois par une statue colossale de l'archange saint Michel terrassant le démon, qui se voyait de dix lieues en mer. »

Délire de l'architecte sous l'effet de l'inspiration : pour qu'un œil exercé voit une statue de 10 lieues en mer (soit 55,5 kilomètres), le colosse rêvé est à ficher sur une flèche culminant à 244 m d'altitude. L'exaltation de l'artiste n'empêche pas la Terre d'être ronde. Or le sommet du Mont-Saint-Michel n'est qu'à 128 m au-dessus du niveau général de France (142 m au-dessus du zéro hydrographique et 135 m au-dessus du niveau moyen de la mer). C'est pourquoi Viollet-le-Duc n'a jamais orné le sommet de la flèche de Notre-Dame, de la moindre effigie de la Vierge.

Comme le regrette à juste titre Maximilien Raoul, il est étonnant de n'avoir pas plus d'information sur cette « figure » de saint Michel. Aucune iconographie de l'époque pendant laquelle elle était censée dominer le Mont ne la montre, à commencer par « les riches Heures du Duc de Berry ». Pourtant, si on s'en tient à Féval, elle serait restée juchée sur la pyramide durant quatre siècles et demi. Qu'il y ait eu une statue toute dorée, voire en or, de l'archange dans une niche de l'Église, pourquoi pas ? Qu'il y ait eu une représentation

de saint Michel ornant une voussure extérieure du clocher de l'abbatiale, c'est probable. Cela expliquerait alors que la « tour fort élevée soutient une figure de Saint Michel ». Si tant est comme le souligne dans sa préface François L'Honoré, l'éditeur de de Thou, que cette traduction du latin ne connaisse ni faux sens, ni contresens :

« On a si bien reçû la traduction de du Ryer, toute imparfaite qu'elle est. »

Qu'on ait fait écrire en latin à sa *vita* qu'il y avait au sommet du Mont une statue de saint Michel, la mémoire de de Thou a peut-être été trahie. Si ce n'est pas le cas, qui dit que cet auteur n'a pas fantasmé cette statue ? Pour conclure, qu'il y ait eu un monstrueux colosse monté sur pivot en équilibre au sommet du clocher de l'église, brillant nuit et jour sous les ardents rayons du soleil normand, je n'y vois pour ma part que le fruit d'une rumeur.

Petitgrand ne s'arrête pas à ces considérations. Il ne peut s'offrir le colosse des rêves violet-le-ducaux. Il s'offre un modèle réduit. Il est habile. Il sait majorer ses demandes de crédit pour ne pas solliciter de rallonges. Il dispose de réserves pour construire des fantaisies intra- et extravagantes. Il met dans sa poche une presse sans esprit critique qui s'enthousiasme du premier bon ou mauvais goût parvenu. Petitgrand installe sur la pointe de la flèche un ouvrage de sculpture en ronde-bosse représentant en entier un Michel imaginaire, là où une croix nue, cet emblème honni de la superstition cléricale, devrait faire rayonner son message de paix. S'en référant aux instances belles-artistes, il sollicite, sans le moindre concours doté d'un jury indépendant, une relation de Larroumet pour conduire à bien ce grand œuvre pompier : le sculpteur animalier Émmanuel Frémiet. Ce familier de la commande publique est connu pour son King Kong, gorille maous enlevant sous son aisselle pour la consommer au fond de la forêt profonde une jolie et séduisante négresse qu'il a

au préalable totalement déshabillée pour faciliter le travail de l'artiste. Baudelaire fait savoir que ce sujet aurait « excité la curiosité priapique » des amateurs d'art. Ce « Gorille enlevant une femme » obtient d'un jury salaço-machiste et probablement légèrement raciste une médaille d'honneur au Salon de 1887. Frémiet réalise, en 1874, pour les besoins impérieux de l'État une Jeanne d'Arc dorée sur son cheval afin d'encombrer la place des Pyramides. Celle-ci sert de nos jours aux rendez-vous du 1^{er} mai d'une frange extrême de l'arc-en-ciel politique français. Victime d'une perte d'inspiration, Frémiet en fait une réplique et charge cette Jeanne d'Arc bis de terrasser le dragon de l'apocalypse du haut de ses 3,5 mètres de plaques de cuivre embouties et soudées.

Le sexe de l'archange républicain est dorénavant connu. Il est du genre vierge nubile. Son visage est inexpressif au possible, le regard vide tourné vers la tanguerie de la baie. Il n'a rien de celui d'une sainte archange implorant le ciel de délivrer ce bas monde de Satan. Terrasserait-elle un dragon, cette guerrière manifesterait au mieux un état de tension appliquée, au pire un état de grâce ! Quel dragon ? Celui qui incarne le diable ou bien cet hélicoptère de la protection civile qui bourdonne au-dessus de la baie afin de repérer les miquelots qui, transgressant les lois du cosmos, risquent d'être noyés par la marée montante et galopante. Ne nous égarons pas, cet hélicoptère fait-il des dragonnades rythmées par la lune, il n'est pour autant ni une énième réincarnation de l'ange de lumière, ni une provocation anticléricale. Dragon est tout simplement un nom de code pour aéronef de sauvetage.

Aussi le terrasseur de dragon doré et vert-de-grisé, néanmoins paratonnerre¹ et piège à guano - il faut lui trouver une utilité -, se trouve-t-il hissé en 1897 au sommet de la flèche par la volonté de

1 De qualité médiocre, car tordu et brûlé par un orage en 1982, l'archange est remis en état et redoré en 1987.

Petitgrand sans que celui-ci ne sollicite un avis ecclésiastique. On ne peut que relier cette montée au clocher avec la descente du clocher du 30 mai 1885, jour selon Philippe Muray où « l'insultante croix du fronton du Panthéon est déposée ». Joseph Guérard, évêque du diocèse, n'est pas dupe. Il se refuse à bénir un épouvantail à foudre, perchoir pour goélands argentés et corbeaux au vol noir. Une simple, robuste et sobre croix financée non par le contribuable mais par souscription des fidèles - telle qu'elle apparaît sur la miniature des « Très riches heures du duc de Berry » eût été préférable à ce modèle d'art stérile, couronnement d'un sanctuaire que l'air de cette transition de siècle en France, dite Belle Époque, excepté pour les religions malmenées, se refuse à vouloir ranimer. Plus tard en repentance, la République élèvera à Colombey-les-Deux-Églises une immense croix en l'honneur d'un homme d'État laïc et catholique. La statue archangélique du sommet du Mont est au penseur de Rodin, ce que sont les vœux annuels d'un président de République à l'Appel du 18 juin. Il ne sert à rien de donner trop d'importance à ce navet de la commande publique. Petitgrand a toutefois la pudeur de le placer suffisamment haut pour qu'il ne massacre pas la vue. Au pied du Mont, il n'est visible au mieux que sous un angle du demi-degré. L'angélisme grotesque de cette figuration reste de nos jours indifférent au pèlerin.